

1. Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, Livre II, début du IV^e siècle avant J.C, traduit du grec par Jean Voilquin

Cette année-là, de l'aveu général, la population avait été particulièrement indemne de toute maladie ; mais toutes celles qui sévissaient aboutissaient à ce mal. En général on était atteint sans indice précurseur, subitement en pleine santé.

On éprouvait de violentes chaleurs à la tête ;
les yeux étaient rouges et enflammés ;
à l'intérieur, le pharynx et la langue devenaient sanguinolents,
la respiration irrégulière,
l'haleine fétide.

A ces symptômes succédaient l'éternuement
et l'enrouement ; [...]

La plupart mouraient au bout de neuf ou de sept jours, consumés par le feu intérieur, sans avoir perdu toutes leurs forces. Si l'on dépassait ce stade, le mal descendait dans l'intestin ;
une violente ulcération s'y déclarait,
accompagnée d'une diarrhée rebelle qui faisait périr de faiblesse beaucoup de malades. [...]

2.

« Je laisse à tout autre que moi, médecin ou profane, le soin de proposer une explication valable sur les origines de ce mal et de préciser les causes susceptibles de provoquer de telles perturbations dans l'organisme. Pour ma part, j'en décrirai les symptômes et je donnerai des détails qui, s'il vient à se déchaîner à nouveau, permettront autant que possible de ne pas être pris au dépourvu et d'en reconnaître la nature. Moi-même, j'en ai été atteint et j'ai vu aussi de mes yeux des malades ».

3.

Le mal, dit-on, fit son apparition en Éthiopie, au-dessus de l'Égypte : de là il descendit en Égypte et en Libye et se répandit sur la majeure partie des territoires du Roi. Il se déclara subitement à Athènes et, comme il fit au Pirée ses premières victimes, **on colporta le bruit que les Péloponnésiens avaient empoisonné les puits.**

Dans le malheur, comme il est naturel, on se souvint de ce vers que les vieillards déclaraient avoir entendu autrefois :
'Viendra la guerre dorienne et avec elle la peste. '

Mais une contestation s'éleva : les uns disaient que dans le vers ancien il n'était pas question de la peste (loimos), mais de la famine (limos) ; **bien entendu, vu les circonstances présentes, l'opinion qui prévalut fut qu'il s'agissait de la peste. Car les gens faisaient concorder leurs souvenirs avec les maux qu'ils subissaient.**

A mon sens si jamais éclate une autre guerre dorienne et qu'il survienne une famine, vraisemblablement ils modifieront le vers en conséquence.

4. Jean de La Fontaine, « Les Animaux malades de la peste », *Fables*, Livre VII, 1678, v.1-4.

*Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)*

5. Marthe Robert, *Livre de lectures*, 1977

« le mot, investi magiquement du même pouvoir que son contenu, reste pour nous l'objet d'un culte superstitieux : nous le croyons toujours capable de déchaîner [...] les forces actives dont il est le signe indifférent ».

6. Albert Camus, *La peste*, 1947

C'est le moment que choisit Castel, un confrère de Rieux, beaucoup plus âgé que lui, pour venir le voir.

– Naturellement, lui dit-il, vous savez **ce que c'est**, Rieux ?

– J'attends le résultat des analyses.

– Moi, je **le** sais. Et je n'ai pas besoin d'analyses. J'ai fait une partie de ma carrière en Chine, et j'ai vu quelques cas à Paris, il y a une vingtaine d'années. Seulement, **on n'a pas osé leur donner un nom**, sur le moment. L'opinion publique, c'est sacré : pas d'affolement, surtout pas d'affolement. Et puis comme disait un confrère : « C'est impossible, tout le monde sait qu'**elle** a disparu de l'Occident. » Oui, tout le monde **le** savait, sauf les morts. Allons, Rieux, vous savez aussi bien que moi **ce que c'est**.

Rieux réfléchissait. Par la fenêtre de son bureau, il regardait l'épaule de la falaise pierreuse qui se refermait au loin sur la baie. Le ciel, quoique bleu, avait un éclat terne qui s'adoucissait à mesure que l'après-midi s'avancait.

– Oui, Castel, dit-il, c'est à peine croyable. Mais il semble bien que ce soit **la peste**.

Castel se leva et se dirigea vers la porte.

– Vous savez ce qu'on nous répondra, dit le vieux docteur : « Elle a disparu des pays tempérés depuis des années. »

– Qu'est-ce que ça veut dire, disparaître ? répondit Rieux en haussant les épaules.

– Oui. Et n'oubliez pas : à Paris encore, il y a presque vingt ans.

– Bon. Espérons que ce ne sera pas plus grave aujourd'hui qu'alors. Mais c'est vraiment incroyable.

Le mot de « peste » venait d'être prononcé pour la première fois.

7.

a) « Le principal était de ne rien ébruiter avant d'être sûr. La raison est qu'il ne faut jamais affoler une population quelle qu'elle soit. » (Giono, *Le Hussard sur le Toit*)

b) « – La question, dit brutalement le vieux Castel, est de savoir s'il s'agit de la peste ou non.

Deux ou trois médecins s'exclamèrent. Les autres semblaient hésiter. **Quant au préfet, il sursauta et se retourna machinalement vers la porte, comme pour vérifier qu'elle avait bien empêché cette énormité de se répandre dans les couloirs.** » (Albert Camus, *La peste*)

c) « **Le surlendemain, en tout cas, Rieux pouvait lire de petites affiches blanches que la préfecture avait fait rapidement coller dans les coins les plus discrets de la ville.** Il était difficile de tirer de cette affiche la preuve que les autorités regardaient la situation en face. **Les mesures n'étaient pas draconiennes et l'on semblait avoir beaucoup sacrifié au désir de ne pas inquiéter l'opinion publique.** »

(Albert Camus, *La peste*)

8.

a) « La peur était médicalement considérée comme un facteur de propagation de la peste. ».

F. Hildesheimer, *La Terreur et la pitié. L'Ancien régime à l'épreuve de la peste*, 1990

b) « Il était rare que le bulletin parût sans qu'y figurassent deux ou trois décès sous la rubrique "peur" et l'on pouvait dire que ceux-là étaient morts de peur » (Daniel Defoe, *Journal de l'année de la peste*, 1722)

c) « Vous qui avez peur et vous méfiez de tout, vous mourrez. » (Giono, *Le Hussard sur le toit*, 1951)

9. Michel Foucault, *Surveiller et punir*, 1975

« Espace découpé, immobile, figé. Chacun est arrimé à sa place. Et s'il bouge, il y va de sa vie, contagion ou punition [...] Le rapport de chacun à sa maladie et à sa mort passe par les instances du pouvoir, l'enregistrement qu'elles en font, les décisions qu'elles prennent [...] Derrière les dispositifs disciplinaires, se lit la hantise des contagions, de la peste, des révoltes, des crimes, du vagabondage, des désertions, des gens qui apparaissent et disparaissent, vivent et meurent dans le désordre. »

10.

a) « Avant le début de l'épidémie, l'animal sort de son trou sur le plancher ou le sol de la maison. Il vacille, tourne sur lui-même, rejette du sang et succombe. »

(Adrien Proust, *Défense de l'Europe contre la peste*, 1897)

b) « La bête s'arrêta, sembla chercher un équilibre, prit sa course vers le docteur, s'arrêta encore, tourna sur elle-même avec un petit cri et tomba enfin en rejetant du sang par les babines entrouvertes »

(Albert Camus, *La peste*)

11.

Et le dimanche, un peuple considérable envahit la nef, débordant jusque sur le parvis et les derniers escaliers. Depuis la veille, le ciel s'était assombri, la pluie tombait à verse. Ceux qui se tenaient dehors avaient ouvert leurs parapluies. Une odeur d'encens et d'étoffes mouillées flottait dans la cathédrale quand **le père Paneloux monta en chaire.**

Il était de taille moyenne, mais trapu. Quand il s'appuya sur le rebord de la chaire, serrant le bois entre ses grosses mains, on ne vit de lui qu'une forme épaisse et noire surmontée des deux taches de ses joues, rubicondes sous les lunettes d'acier. Il avait une voix forte, passionnée, qui portait loin, et lorsqu'il attaqua l'assistance d'une seule phrase véhémement et martelée : « **Mes frères, vous êtes dans le malheur, mes frères, vous l'avez mérité** », un **remous parcourut l'assistance jusqu'au parvis.**

Logiquement, ce qui suivit ne semblait pas se raccorder à cet exorde pathétique. Ce fut la suite du discours qui fit seulement comprendre à nos concitoyens que, par un procédé oratoire habile, le père avait donné en une seule fois, comme on assène un coup, le thème de son prêche entier. Paneloux, tout de suite après cette phrase, en effet, cita le texte de l'Exode relatif à la peste en Égypte et dit : « La première fois que ce fléau apparaît dans l'histoire, c'est pour frapper les ennemis de Dieu. Pharaon s'oppose aux desseins éternels et la peste le fait alors tomber à genoux. Depuis le début de toute l'histoire, le fléau de Dieu met à ses pieds les orgueilleux et les aveugles. **Méditez cela et tombez à genoux.** »

La pluie redoublait au-dehors et cette dernière phrase, prononcée au milieu d'un silence absolu, rendu plus profond encore par le crépitement de l'averse sur les vitraux, retentit avec un tel accent que quelques auditeurs, après une seconde d'hésitation, se laissèrent glisser de leur chaise sur le prie-Dieu. D'autres crurent qu'il fallait suivre leur exemple si bien que, de proche en proche, sans un autre bruit que le craquement de quelques chaises, tout l'auditoire se trouva bientôt à genoux.

Paneloux se redressa alors, respira profondément et reprit sur un ton de plus en plus accentué : « Si, aujourd'hui, la peste vous regarde, c'est que le moment de réfléchir est venu. Les justes ne peuvent craindre cela, mais les méchants ont raison de trembler. Dans l'immense grange de l'univers, le fléau implacable battra le blé humain jusqu'à ce que la paille soit séparée du grain. Il y aura plus de paille que de grain, plus d'appelés que d'élus, et ce malheur n'a pas été voulu par Dieu. Trop longtemps, ce monde a composé avec le mal, trop longtemps, il s'est reposé sur la miséricorde divine. Il suffisait du repentir, tout était permis. Et pour le repentir, chacun se sentait fort. Le moment venu, on l'éprouverait assurément. D'ici là, le plus facile était de se laisser aller, la miséricorde divine ferait le reste. Eh bien, cela ne pouvait durer. Dieu qui, pendant si longtemps, a penché sur les hommes de cette ville son visage de pitié, lassé d'attendre, déçu dans son éternel espoir, vient de détourner son regard. Privés de la lumière de Dieu, nous voici pour longtemps dans les ténèbres de la peste ! »

Dans la salle quelqu'un s'ébroua, comme un cheval impatient.

12.

a) « Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme, cette route se suit aisément la plupart du temps. Un jour seulement, le "pourquoi" s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'étonnement. »
(Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, p. 227)

b) Dans notre petite ville, est-ce l'effet du climat, tout cela se fait ensemble, du même air frénétique et absent. **C'est-à-dire qu'on s'y ennue et qu'on s'y applique à prendre des habitudes.** Nos concitoyens travaillent beaucoup, mais toujours pour s'enrichir. Ils s'intéressent surtout au commerce et ils s'occupent d'abord, selon leur expression, de faire des affaires. Naturellement ils ont du goût aussi pour les joies simples, ils aiment les femmes, le cinéma et les bains de mer. Mais, très raisonnablement, ils réservent ces plaisirs pour le samedi soir et le dimanche, essayant, les autres jours de la semaine, de gagner beaucoup d'argent. Le soir, lorsqu'ils quittent leurs bureaux, ils **se réunissent à heure fixe** dans les cafés, ils se promènent **sur le même boulevard** ou bien ils se mettent à leurs balcons. Les désirs des plus jeunes sont violents et brefs, tandis que les vices des plus âgés ne dépassent pas les associations de boulomanes, les banquets des amicales et les cercles où l'on joue gros jeu sur le hasard des cartes.

On dira sans doute que cela n'est pas particulier à notre ville et qu'en somme tous nos contemporains sont ainsi. Sans doute, rien n'est plus naturel, aujourd'hui, que de voir des gens **travailler du matin au soir** et choisir ensuite de perdre aux cartes, au café, et en bavardages, le temps qui leur reste pour vivre. **Mais il est des villes et des pays où les gens ont, de temps en temps, le soupçon d'autre chose. En général, cela ne change pas leur vie. Seulement, il y a eu le soupçon et c'est toujours cela de gagné. Oran, au contraire, est apparemment une ville sans soupçons, c'est-à-dire une ville tout à fait moderne.**

(Albert Camus, *La peste*)

13.

– Ça ne va pas ? lui demanda Tarrou.

– **C'est à force de recommencer**, dit Rambert. Et il renouvela son invitation :

– Venez ce soir.

Le soir, quand les deux hommes pénétrèrent dans la chambre de Rambert, celui-ci était étendu. Il se leva, emplit des verres qu'il avait préparés. Rieux, prenant le sien, lui demanda si c'était en bonne voie. Le journaliste dit qu'il avait fait à nouveau un tour complet, qu'il était arrivé au même point et qu'il aurait bientôt son dernier rendez-vous. Il but et ajouta :

– Naturellement, ils ne viendront pas.

– Il ne faut pas en faire un principe, dit Tarrou.

– Vous n'avez pas encore compris, répondit Rambert, en haussant les épaules.

– Quoi donc ?

– **La peste.**

– **Ah ! fit Rieux.**

– **Non, vous n'avez pas compris que ça consiste à recommencer.**

Rambert alla dans un coin de sa chambre et ouvrit un petit phonographe.

– Quel est ce disque ? demanda Tarrou. Je le connais.

Rambert répondit que c'était *Saint James Infirmary*. Au milieu du disque, on entendit deux coups de feu claquer au loin.

– Un chien ou une évasion, dit Tarrou.

Un moment après, le disque s'acheva et l'appel d'une ambulance se précisa, grandit, passa sous les fenêtres de la chambre d'hôtel, diminua, puis s'éteignit enfin.

– **Ce disque n'est pas drôle, dit Rambert. Et puis cela fait bien dix fois que je l'entends aujourd'hui.**

– Vous l'aimez tant que cela ?

– Non, mais je n'ai que celui-là.

Et après un moment :

– **Je vous dis que ça consiste à recommencer.**

14.

- a) « C'est pourquoi le narrateur ne se fera pas le chantre trop éloquent de la volonté et **d'un héroïsme auquel il n'attache qu'une importance raisonnable.** »
- b) « C'est pourquoi encore il était naturel que **Grand, qui n'avait rien d'un héros,** assurât maintenant une sorte de secrétariat des formations sanitaires. »
- c) « Et chaque fois le ton d'épopée ou de discours de prix impatientait le docteur »
- d) « Oui, s'il est vrai que les hommes tiennent à se proposer des exemples et des modèles qu'ils appellent héros, et s'il faut absolument qu'il y en ait un dans cette histoire, **le narrateur propose justement ce héros insignifiant et effacé** qui n'avait pour lui qu'un peu de bonté au cœur et un idéal apparemment ridicule.
- e) « Je ne crois pas à l'héroïsme, je sais que c'est facile et j'ai appris que c'était meurtrier »

15.

Mais qu'est-ce que cent millions de morts ? Quand on a fait la guerre, c'est à peine si on sait déjà ce qu'est un mort. Et puisqu'un homme mort n'a de poids que si on l'a vu mort, cent millions de cadavres semés à travers l'histoire ne sont qu'une fumée dans l'imagination.

Le docteur se souvenait de la peste de Constantinople qui, selon Procope, avait fait dix mille victimes en un jour. Dix mille morts font cinq fois le public d'un grand cinéma. Voilà ce qu'il faudrait faire. On rassemble les gens à la sortie de cinq cinémas, on les conduit sur une place de la ville et on les fait mourir en tas pour y voir un peu clair. Au moins, on pourrait mettre alors des visages connus sur cet entassement anonyme.

16. Albert Camus, « Carnets 1935-1948 », Œuvres complètes tome II, p. 969.

« On aurait tort de vouloir tout interpréter dans le détail [...]. Un symbole est toujours dans le général et l'artiste en donne une traduction en gros. Il n'y a pas de mot à mot. Le mouvement seul est restitué. Et pour le reste il faut faire la part du hasard qui est grande chez tout créateur. »

17.

Les curieux événements qui font le sujet de cette chronique se sont produits en 194., à Oran. De l'avis général, ils n'y étaient pas à leur place, sortant un peu de l'ordinaire. **À première vue,** Oran est, en effet, une ville ordinaire et rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne.

La cité elle-même, on doit l'avouer, est laide. **D'aspect** tranquille, **il faut quelque temps pour apercevoir** ce qui la rend différente de tant d'autres villes commerçantes, sous toutes les latitudes. Comment faire imaginer, par exemple, une ville sans pigeons, sans arbres et sans jardins, où l'on ne rencontre ni battements d'ailes ni froissements de feuilles, un lieu neutre pour tout dire ? Le changement des saisons **ne s'y lit que dans le ciel.**

18.

Écoutant, en effet, les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait que cette allégresse était toujours menacée. Car **il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres,** que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années **endormi dans les meubles et le linge,** qu'il attend patiemment **dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses,** et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse.

19.

a) « Au commencement des fléaux et lorsqu'ils sont terminés, on fait toujours un peu de rhétorique. Dans le premier cas, l'habitude n'est pas encore perdue et, dans le second, elle est déjà revenue. C'est au moment du malheur qu'on s'habitue à la vérité, c'est-à-dire au silence. »

b) « – Dites, docteur, c'est vrai qu'ils vont construire un monument aux morts de la peste ?

– Le journal le dit. Une stèle ou une plaque.

– J'en étais sûr. Et il y aura des discours.

Le vieux riait d'un rire étranglé.

– Je les entends d'ici : « Nos morts... », et ils iront casser la croûte. »

20.

a) « Ce que je veux, voyez-vous, docteur, c'est que le jour où le manuscrit arrivera chez l'éditeur, celui-ci se lève après l'avoir lu et dise à ses collaborateurs : « Messieurs, chapeau bas ! »

Cette brusque déclaration surprit Rieux. Il lui sembla que son compagnon faisait le geste de se découvrir, portant la main à sa tête, et ramenant son bras à l'horizontale. [...]

Quoique peu averti des usages de la littérature, Rieux avait cependant l'impression que les choses ne devaient pas se passer aussi simplement et que, par exemple, les éditeurs, dans leurs bureaux, devaient être nu-tête. Mais, en fait, on ne savait jamais, et Rieux préféra se taire. »

b) Et puis, il avait recommencé sa phrase : « **J'ai supprimé, dit-il, tous les adjectifs.** »

c) - **Vous êtes écrivain, vous avez l'obligation de connaître les mots, par conséquent vous savez que les adjectifs ne servent à rien**, si une personne tue une autre personne, par exemple, il vaut mieux le dire simplement et tabler sur le fait que l'horreur de l'acte, à elle toute seule, sera si choquante qu'elle nous dispensera de dire que ce fut horrible.

- Vous voulez dire que nous disposons de trop de mots.

- Je veux dire que nous ne disposons pas d'assez de sentiments. **Ou alors nous disposons d'eux mais nous avons cessé d'utiliser les mots qui les expriment.**

José Saramago, *L'Aveuglement [Ensaio sobre a Cegueira]*, traduit du portugais par Geneviève Liebrich, 1995

21.

Je n'ai pourtant gardé de cette journée qu'une seule image, **celle du coupable**. Je crois qu'il était coupable en effet, il importe peu de quoi.

Mais ce **petit homme au poil roux et pauvre, d'une trentaine d'années**, paraissait si décidé à tout reconnaître, si sincèrement effrayé par ce qu'il avait fait et ce qu'on allait lui faire, qu'au bout de quelques minutes **je n'eus plus d'yeux que pour lui**. Il avait l'air d'un hibou effarouché par une lumière trop vive. Le nœud de sa cravate ne s'ajustait pas exactement à l'angle du col. **Il se rongait les ongles d'une seule main, la droite...** Bref, je n'insiste pas, vous avez compris qu'il était vivant.

Mais moi, je m'en apercevais brusquement, alors que, **jusqu'ici, je n'avais pensé à lui qu'à travers la catégorie commode d'"inculpé"**. Je ne puis dire que j'oubliais alors mon père, mais quelque chose me serrait le ventre qui m'enlevait toute autre attention que celle que je portais au prévenu. Je n'écoutais presque rien, **je sentais qu'on voulait tuer cet homme vivant et un instinct formidable comme une vague me portait à ses côtés avec une sorte d'aveuglement entêté.**

22.

– Pourquoi m’avez parlé avec cette colère ? dit une voix derrière lui. **Pour moi aussi, ce spectacle était insupportable.**

Rieux se retourna vers Paneloux :

– C’est vrai, dit-il. Pardonnez-moi. Mais la fatigue est une folie. Et il y a des heures dans cette ville où je ne sens plus que ma révolte.

– Je comprends, murmura Paneloux. **Cela est révoltant parce que cela passe notre mesure.** Mais peut-être devons-nous aimer ce que nous ne pouvons pas comprendre.

Rieux se redressa d’un seul coup. Il regardait Paneloux, avec toute la force et la passion dont il était capable, et secouait la tête.

– Non, mon père, dit-il. Je me fais une autre idée de l’amour. Et je refuserai jusqu’à la mort d’aimer cette création où des enfants sont torturés.

Sur le visage de Paneloux, une ombre bouleversée passa.

– Ah ! docteur, fit-il avec tristesse, je viens de comprendre ce qu’on appelle la grâce.

Mais Rieux s’était laissé aller de nouveau sur son banc. Du fond de sa fatigue revenue, il répondit avec plus de douceur :

– C’est ce que je n’ai pas, je le sais. Mais je ne veux pas discuter cela avec vous. **Nous travaillons ensemble pour quelque chose qui nous réunit au-delà des blasphèmes et des prières. Cela seul est important.**

Paneloux s’assit près de Rieux. Il avait l’air ému.

– Oui, dit-il, oui, vous aussi vous travaillez pour le salut de l’homme.

Rieux essayait de sourire.

– Le salut de l’homme est un trop grand mot pour moi. Je ne vais pas si loin. C’est sa santé qui m’intéresse, sa santé d’abord.

Paneloux hésita.

– Docteur, dit-il.

Mais il s’arrêta. Sur son front aussi la sueur commençait à ruisseler. Il murmura : « Au revoir » et ses yeux brillèrent quand il se leva. Il allait partir quand Rieux qui réfléchissait, se leva aussi et fit un pas vers lui.

– Pardonnez-moi encore, dit-il. Cet éclat ne se renouvellera plus.

Paneloux tendit sa main et dit avec tristesse :

– Et pourtant je ne vous ai pas convaincu !

– Qu’est-ce que cela fait ? dit Rieux. **Ce que je hais, c’est la mort et le mal, vous le savez bien. Et que vous le vouliez ou non, nous sommes ensemble pour les souffrir et les combattre.**